

charpie ordinaire trempée dans le vin miellé, ou bien dans une décoction de plantes détersives, telles que le sureau, le mélilot, le fenouil; mais dans ce genre d'irritans, aucun ne m'a paru plus efficace que les feuilles de noyer. Il est convenable de ranimer l'action languissante du système vasculaire par des moyens généraux tirés de la classe des fortifiants, en même temps qu'on réveille la sensibilité de la plaie par des remèdes topiques. Mais, dans l'emploi des uns et des autres, ne perdez jamais de vue que l'irritation doit être graduée, et qu'il faut chaque jour accroître la dose des médicamens qui la soutiennent, l'habitude diminuant chaque jour leurs vertus.

La saignée, une diète sévère, les émoulliens sur la plaie, tels sont les moyens d'en tempérer l'inflammation lorsqu'elle est excessive.

Quelquefois l'irritation étant modérée, les bourgeons charnus végètent avec trop d'activité, et s'élèvent au-dessus des bords de la plaie dont ils empêchent la cicatrisation. C'est presque toujours vers la fin du traitement que cet état s'observe. Il faut alors diminuer la quantité des alimens que prend le malade, et réprimer les chairs, en les touchant chaque jour avec de légers cathériques.

La plaie qui suppure doit être considérée comme un nouvel organe sécréteur, dont l'action est liée à celle des autres organes de l'économie. Or, le principe du sentiment et du mouvement généra-

lement répandu dans les diverses parties du corps humain, ne peut se concentrer sur l'une d'elles, sans que les autres n'en soient privées, et n'éprouvent, en conséquence de cette privation, un affoiblissement proportionné à l'accroissement de force et d'action que présente l'organe vers lequel les mouvemens se dirigent. C'est pour cela que l'activité de l'estomac nuit à celle du cerveau, et que la santé dépend d'un juste équilibre dans l'énergie des principaux organes de la vie. La plaie suppurante a besoin d'être, avec le reste du corps, dans une constante harmonie. Toute forte application de l'esprit, par laquelle les humeurs se trouveroient appelées vers le cerveau, l'extrême réplétion de l'estomac, qui feroit de ce viscère le centre d'une fluxion vicieuse, l'excitation des parties génitales, suspendroient le travail de la suppuration, et donneroient lieu aux accidens les plus funestes. C'est ainsi qu'on a vu des plaies se dessécher à la suite d'une contention prolongée de l'esprit, et que, dans des cas bien plus ordinaires, la suppuration des plaies et des ulcères tarit à la suite d'une indigestion. J'ai exposé dans un autre ouvrage des faits de cette nature, et blâmé hautement la coutume dans laquelle sont encore plusieurs praticiens, de porter sur la poitrine les irritans qui, dans ces occasions doivent être appliqués sur la plaie. Une douleur de côté pungitive, jointe à une extrême difficulté de respirer et à une fièvre aiguë, indiquent, à la vérité, l'affection de l'appareil res-

piratoire; mais s'il est vrai que les humeurs se dirigent vers le poumon, et menacent de suffoquer le malade, n'est-ce pas favoriser leur afflux qu'augmenter l'irritation dans l'endroit où cet afflux a lieu, et n'est-il pas plus raisonnable de les ramener vers la plaie, en rendant son irritation supérieure à celle que le poumon éprouve sympathiquement par l'état de plénitude des voies digestives? S'il faut en croire l'expérience, le choix ne paroît pas douteux. J'ai vu constamment les malades succomber après l'application des vésicatoires au côté douloureux; j'ai vu sauver le plus grand nombre de ceux pour qui on avoit employé la méthode opposée.

Je n'omettrai pas cette occasion d'observer combien les maximes trop générales sont pernicieuses dans l'exercice de notre art. C'est en conséquence du fameux adage sur l'application des épispastiques *loco dolenti*, que plusieurs praticiens choisissent un lieu éloigné de la plaie, pour placer le vésicatoire qu'ils devroient appliquer sur elle.

Le plus léger accès fébrile suffit pour diminuer ou même suspendre la sécrétion purulente, et cette influence remarquable qu'éprouve la plaie du moindre dérangement de l'économie, fait qu'on peut la regarder comme un excellent indicateur de ces dérangemens. Un malade doué de l'esprit d'observation, et qui a pendant plusieurs années porté à la jambe un ulcère entretenu par une nécrose du tibia, m'a communiqué une foule

de remarques sur les changemens qu'éprouvoient les chairs par les écarts dans le régime, les plaisirs de la table et de l'amour, l'usage de certains alimens, les passions de l'âme et les pays dans lesquels il séjournoit. Le voile dont la nature s'enveloppe, et qui nous dérobe ses opérations, est déchiré par le fait de la blessure; elle doit nous cacher moins de secrets.

On ne sauroit prescrire un trop grand repos de l'esprit et du corps, une trop grande régularité dans le régime, écarter, en un mot, avec trop de soin tout ce qui peut opérer une distraction considérable des forces, et empêcher qu'elles ne soient employées à la guérison de la plaie en suppuration.

Les absorbans qui naissent de sa surface, pompent toujours une certaine quantité de la matière purulente (1); mais le transport de celle-ci dans le torrent des humeurs, n'entraîne aucun inconvénient, pourvu que le pus introduit ne soit pas en quantité trop grande, et qu'il n'ait d'ailleurs éprouvé aucune altération: porté dans la circula-

(1) Rien ne peut empêcher l'absorption du pus par les lymphatiques, qui prennent naissance à la surface de la plaie. Ils travaillent sans cesse et activement à son introduction. Analogue aux membranes séreuses dont est tapissé l'intérieur des grandes cavités, la membrane des bourgeons charnus est à la fois exhalante et inhalante. De là, la facilité d'introduire par cette voie des substances médicamenteuses. Les préparations mercurielles pénètrent sans obstacles; aussi

tion, divers émonctoires en débarrassent l'économie; il ne seroit pas même impossible que le pus louable, de nature gélatino-albumineuse, pût servir à la nutrition; mais est-il trop abondant, son contact avec l'air lui communique-t-il avec une odeur plus ou moins forte des qualités irritantes, une fièvre hectique naît de sa résorption. Cette fièvre est facile à reconnoître aux circonstances dont elle tire son origine, à la petitesse et à l'accélération du pouls, à la sécheresse de la peau, à la chaleur habituelle de la paume des mains et de la plante des pieds, aux sueurs nocturnes, presque toujours partielles et bornées à la tête ou à la poitrine, quelquefois générales, mais toujours débilitantes, et maigrissant rapidement le malade que des diarrhées colliquatives conduisent bientôt au marasme le plus complet. On prévient les effets de la résorption, on combat la diatèse purulente par l'usage des amers, tels que les infusions alcooliques de gentiane, les fortes décoctions de patience et de chicorée sauvage, le kina administré en substance ou sous forme de vin ou d'extrait, les remèdes antiscorbutiques.

Le résorption trop considérable de pus peut

les moindres quantités suffisent-elles pour influer sur les organes salivaires. L'action des lymphatiques est tellement énergique à la surface de la plaie qui suppure, que je ne répugne point à croire à la possibilité d'un empoisonnement par l'application d'une substance vénéreuse à la plaie ou à l'ulcère en suppuration.

tenir à la grandeur excessive de la plaie: elle peut aussi dépendre du décollement de la peau, des clapiers ou sinus dans lesquels le pus s'amasse et séjourne, surtout lorsque la position déclive de la partie favorise cette stagnation. Dans les derniers cas, on donne au membre une position telle, qu'elle aide à la sortie du pus; on exerce sur les foyers où il séjourne une compression expulsive, au moyen de compresses graduées en pyramide; on pratique des incisions et des contre-ouvertures; enfin on réitère les pansemens jusqu'à deux ou même trois fois par jour. Si les accidents persistent malgré ces soins locaux et l'administration des toniques, rien ne peut sauver les jours du malade, que la prompte amputation de la partie, lorsque la situation de la plaie permet d'y recourir.

Un autre accident non moins fâcheux peut retarder la guérison des plaies qui suppurent: il est connu sous le nom de pouriture ou gangrène d'hôpital; terme impropre, puisqu'il n'existe pas de mortification dans les solides, mais simplement dépravation de leurs propriétés vitales, et par suite nécessaire altération des fluides que fournit la plaie. Néanmoins, bien que la mortification des parties ne soit point une condition essentielle dans la pouriture d'hôpital, elle en est si souvent compliquée, que l'on peut excuser les pathologistes qui ont confondu ces deux états. D'ailleurs, des deux principales variétés sous lesquelles la gan-

grène d'hôpital a coutume de s'offrir, il en est une dans laquelle la surface de la plaie se convertit en une espèce de bouillie blanchâtre, visqueuse, tenace, et qui paroît résulter d'une fonte particulière des tissus, car des parties considérables de solides se trouvent détruites par l'effet de cette sorte de liquéfaction putréfactive. Dans cette variété comme dans la suivante, une exaltation manifeste de la sensibilité précède et accompagne l'établissement de la pouriture d'hôpital. La plaie dont les pansemens ne causoient que des souffrances peu vives, devient tout à coup très-douloureuse; ses bords se gonflent, sa largeur, sa profondeur augmentent; un pus, d'abord mêlé de petites concrétions albumineuses, visqueux et gluant, en couvre la surface grisâtre; assez souvent les chairs tuméfiées se couvrent en divers endroits de points semblables à des moisissures; quelquefois des lambeaux gangréneux se détachent sans que cette gangrène humide tienne à l'essence de la maladie; l'odeur est particulière et très-fétide. A cet état de la plaie, se joint un malaise général, de l'anorexie avec chaleur et fièvre qui dure plusieurs jours, et quelquefois même se prolonge jusqu'à trois ou cinq semaines; enfin, si le malade ne succombe point aux accidens de la douleur et de la fièvre jointes au désordre local toujours plus ou moins considérable, les propriétés vitales reviennent à leur type naturel, le pus vicié redevient louable, les bords

se dégorgent et s'affaissent, la plaie se rétrécit par degrés, et se réduit bientôt à ses premières dimensions.

Rien de plus obscur que l'étiologie de cette dégénération particulière aux plaies qui suppurent. Desault avoit observé, à l'Hôtel-Dieu, que, dans les salles situées sur la rivière, elle étoit plus commune que dans celles qui en étoient moins rapprochées. On l'observe plus fréquemment dans les hôpitaux où se trouve rassemblé un grand nombre de malades, que dans la pratique particulière. Rarement elle attaque quelques individus; mais épidémique, elle s'étend bientôt à tous les blessés de la même salle, et quelquefois même de tout l'hôpital. Les salles humides et mal aérées, les temps froids et pluvieux, paroissent favoriser son développement. Des linges imprégnés de sucs putrides peuvent la déterminer. Des compresses, de la charpie et autres objets de pansemens étoient depuis plusieurs années conservés dans des coffres à l'Hôtel-Dieu de Paris. M. Pelletan vit l'usage de ces objets suivi de la pouriture d'hôpital chez les blessés nombreux pour lesquels on en fit usage. Pouteau avoit déjà reconnu que des pinces à pansement et autres outils malpropres, pouvoient servir à la transmission de la maladie. Il est très-ordinaire de voir les plaies frappées de la gangrène d'hôpital, lorsque le temps est orageux et l'atmosphère fortement électrique; c'est une observation que j'ai eu occasion de faire dans les visites

du matin à l'hôpital Saint-Louis, lorsque, la nuit précédente, le repos des malades avoit été troublé par le tonnerre et les éclairs. Ce seroit une belle occasion de disserter longuement sur les rapports soupçonnés entre les nerfs, le principe du sentiment, et celui de l'électricité.

Nonobstant les faits rapportés dans le paragraphe précédent, des observations et des expériences plus récentes m'ont prouvé que la gangrène d'hôpital n'est point, à proprement parler, contagieuse; lorsqu'elle règne épidémiquement dans un hospice, elle dépend de causes répandues dans l'atmosphère, qui, portant la même influence sur toutes les plaies, les affectent toutes du même genre de dépravation. Elle résulte toujours de l'altération des propriétés vitales, *individuellement* ressentie par chaque blessé. On doit regarder comme exagérées les craintes des chirurgiens qui veulent que l'on brûle des linges employés au pansement des plaies atteintes de pourriture d'hôpital. J'ai plusieurs fois porté quelques gouttes du putrilage dont elles se couvrent, sur des plaies et sur des ulcères sans leur communiquer ce genre d'altération.

L'obscurité dont s'enveloppe la gangrène d'hôpital, dans la manière d'agir de ses causes et sa véritable nature, s'étend au choix de ses moyens curatifs. Les secours tirés de l'hygiène tiennent le premier rang. Faciliter la libre circulation d'un air pur, dessécher et assainir les salles basses et

humides, corriger les effets funestes qui sont le résultat des émanations animales, par l'emploi des fumigations avec le vinaigre, ou même par l'acide muriatique oxigéné, comme l'indique Guyton Morveau, dans son *Traité des moyens de désinfecter l'air*; telles sont les premières indications à remplir. Si l'on veut consulter le sentiment des auteurs sur les remèdes externes qu'il convient d'appliquer, on se trouve jeté dans la plus étrange perplexité; il règne entre eux un tel dissentiment, qu'il faut opter entre des méthodes absolument contraires. Les uns proposent des émolliens, les anodins, soit en lotions, soit en cataplasmes; les autres recourent aux antiseptiques et aux irritans. Les premiers disent que l'irritation étant manifestement augmentée dans la plaie, il faut la calmer et diminuer la sensibilité exaltée; les autres voyant dans la petitesse du poul, dans la prostration qui accompagne, en plusieurs cas, la pourriture d'hôpital, les signes d'une débilité évidente, conseillent de relever les forces par l'usage d'un vin généreux, le kina, le camphre et autres toniques. Ils veulent qu'on saupoudre en même temps la plaie avec des poudres astringentes, et spécialement avec l'écorce de kina pulvérisée; qu'on la lave avec des décoctions fortement détersives, telles que l'eau de savon, le vinaigre; qu'on la panse avec le styrax et d'autres substances balsamiques, ou même qu'on l'excite, soit avec une dissolution de pierre à cautère, ou mieux encore par l'appli:

cation du cautère actuel. Chacun d'eux cite des succès en faveur de sa méthode, ou plutôt la durée de la maladie est à peu près égale, quelle que soit la manière dont on la traite. Quoiqu'il dût sembler à peu près indifférent d'opter en cas semblable, je pense que les pansemens réitérés, les lotions détersives, un régime et des remèdes fortifiants, sont préférables, à moins que l'extrême sensibilité de la plaie, en rendant les pansemens trop douloureux, n'oblige de recourir aux émolliens et aux sédatifs.

J'ai vu l'hiver dernier (1814) la pouriture d'hôpital régner épidémiquement dans les divers hôpitaux de la capitale, et spécialement à l'hôpital Saint-Louis, dont la direction m'étoit confiée. Cet hôpital civil, assez vaste pour contenir environ douze cents malades, renfermoit alors dix-neuf cents militaires, tous gravement blessés, car on évacuoit chaque jour les blessures les plus légères, et il ne restoit à l'hôpital que les soldats qu'il étoit impossible de transporter au-delà. Voici quels furent les résultats de cet énorme encombrement : la fièvre des hôpitaux se montra bientôt, dans cette foule épuisée par la fatigue et par les misères, autant que par les blessures ; elle moissonnoit chaque mois environ cinq cents victimes. Toutes les plaies furent en même temps affectées de pouriture d'hôpital, et l'odeur infecte qu'elles exhaloient rendit encore plus malsaine cette atmosphère viciée par l'entassement des malades. Le

renouvellement facile de l'air des salles, les fumigations d'acide muriatique oxigéné furent vainement employés. On put observer la pouriture d'hôpital sous toutes ses formes et dans toute son intensité : deux variétés principales se faisoient remarquer ; dans l'une, la surface de la plaie se couvroit d'un putrilage roussâtre ; dans l'autre, c'étoit une sanie blanchâtre, épaisse, également fétide et visqueuse. Des symptômes gastriques, comme céphalalgie, chaleur à la peau, anorexie, nausées, s'y joignoient chez le plus grand nombre des malades. Tous les remèdes conseillés par les auteurs furent successivement employés pour combattre les ravages de cette épidémie, qui contrarioit le succès de nos opérations d'une manière vraiment désespérante. Une amputation devenue indispensable par l'hémorragie résultante de la destruction des artères, étoit presque toujours suivie de la récurrence de la pouriture qui s'emparoit de la surface du moignon, donnoit lieu à la destruction des lambeaux de chairs conservées, à la dénudation des os, et enfin à l'épuisement et à la mort des malades, que nous cherchions vainement à soutenir par l'emploi de toutes les ressources que pouvoient fournir les médicamens joints à un régime analeptique. Les pansemens avec la charpie trempée dans le vinaigre pur, l'usage extérieur de la poudre de kina et de la térébenthine, l'application de la poudre de camphre dont on saupoudroit la surface de la plaie,

enfin la cautérisation de celle-ci au moyen d'un fer incandescent, rien ne paroissoit jouir d'une véritable efficacité contre la pouriture, qui chaque jour étendoit et multiplioit ses ravages. L'escarre en laquelle on réduisoit la surface de la plaie par le cautère actuel venoit-elle à tomber, la nouvelle surface avoit bientôt le même aspect.

Les boissons acidulées, les décoctions de kina, à chaque pinte desquelles on ajoutoit un demi-gros d'acide sulfurique, le vin mêlé à partie égale de limonade, les pilules de camphre paroissoient seulement agir en soutenant les forces des malades, sans produire d'effet local bien marqué. Les malades mangeoient peu; l'anorexie, la langueur des forces digestives étant presque toujours un phénomène concomitant de la pouriture d'hôpital, ils avoient de la répugnance pour les alimens tirés du règne animal, et préféroient les crèmes de riz, et autres substances alimentaires analogues. Pour éteindre ce foyer de contagion, il eût suffi peut-être de disperser les malades, et de les porter au grand air; et si les circonstances l'avoient permis, cette mesure eût été infailliblement exécutée; mais dans l'impossibilité de l'opérer, l'inefficacité presque absolue du régime et des médicamens, soit internes, soit topiques, contre la pouriture d'hôpital, nous fut malheureusement démontrée; et en cela, les observations de M. le docteur Béclard, dont la coopération éclairée me fut d'une si grande utilité dans cette pénible occa-

sion, s'accordent entièrement avec les miennes.

Si la durée d'une plaie qui suppure est prolongée par quelqu'un des accidens dont il vient d'être parlé, sans qu'aucun vice interne s'y joigne, elle ne mérite pas le nom d'ulcère; car, ainsi qu'il sera dit en son lieu, la différence essentielle entre la plaie et l'ulcère tient à ce qu'une cause intérieure entretient ou produit ce dernier; et par cause intérieure, il faut entendre une lésion des propriétés vitales; car un corps étranger contenu dans une plaie sinueuse, le décollement ou l'état calleux de la peau, les mouvemens de la partie et autres causes mécaniques peuvent prolonger indéfiniment la suppuration, sans que pour cela la plaie revête le caractère décidément ulcéreux. Il faudroit pour cela qu'en vertu de quelque altération des propriétés vitales inhérentes à la partie ulcérée, la solution de continuité tendît à s'agrandir, etc. etc.

La cicatrisation est-elle retardée par le durcissement des bords de la plaie; la cicatrice ne pouvant se continuer qu'avec une peau saine, ne peut s'établir à la circonférence d'une plaie environnée de callosités; cet état des bords est plus ordinaire dans les ulcères que dans les plaies; il est toujours la suite d'une inflammation prolongée, point assez vive pour amener la suppuration, mais qui ne peut cependant se résoudre, l'irritation qui l'occasionne existant continuellement, et appelant sans cesse les humeurs dans la partie. La théorie

de la formation des callosités est toujours la même, soit dans les plaies, soit dans les ulcères et dans les fistules entretenues par la perforation d'un conduit excréteur. C'est ainsi que le passage continu des humidités fécales à travers les fistules voisines de l'anus, entretient une irritation continue dans le trajet de ces fistules, d'où résulte le durcissement du tissu cellulaire : la même chose a lieu dans les fistules urinaires, par la filtration de l'urine à travers le tissu du périnée, etc.

Lorsque les bords d'une plaie durcissent et deviennent calleux, on doit les ramollir par le moyen des cataplasmes, les scarifier s'ils résistent aux émolliens, et même enlever la portion la plus voisine de la plaie, si la peau est sèche, désorganisée, ou que décollée elle ne puisse contracter adhérence : on favorisera cette adhérence en exerçant, sur les bords de la plaie, une compression légère, mais soutenue, en même temps qu'on cherchera à les ramollir par l'emploi des émolliens.

L'excision de la peau qui forme les bords d'une plaie, lorsque cette membrane se trouve décollée, durcie et profondément altérée dans son organisation, se pratique au moyen d'un bistouri ordinaire, avec lequel on coupe en dédolant toute la circonférence. Quelquefois les mouvemens de la partie, en influant sur l'état des bords, mettent obstacle à leur réunion ; c'est ainsi qu'on est obligé de faire rester au lit les malades qui ont des plaies

avec perte de substance dans le pli de l'aîne. Le professeur Dubois avoit extirpé une glande squirrheuse dans le creux de l'aisselle de M. Y*** ; l'élève auquel fut confié la suite des pansemens imprimoit des mouvemens journaliers au bras du côté malade, injectoit la plaie à chaque pansement ; elle devenoit fistuleuse, et duroit depuis plusieurs mois lorsque le malade eut recours à mes soins : il me suffit, pour obtenir une guérison complète, de fixer le bras sur les côtés du corps, et de l'assujettir au moyen du bandage usité pour la fracture de la clavicule, en mettant une petite quantité de charpie à la place du coussin dans le creux de l'aisselle ; en moins de trois semaines, le recollement des bords s'opéra, et le foyer de la suppuration tarit entièrement.